

# Disobedience Transgression

Émile Baubiat

---

Numéro 315, septembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Baubiat, É. (2018). Compte rendu de [Disobedience : transgression]. *Séquences : la revue de cinéma*, (315), 27–27.

# Disobedience

## Transgression

ÉMILE BAUBIAT

Le nouveau film de Sebastián Lelio dépasse de loin le récit, un triangle amoureux compliqué dans le milieu juif orthodoxe londonien. Outre la transgression des interdits, il aborde frontalement les thèmes de la liberté personnelle et de la pérennité des traditions.

La pression sociale sur les individus est un sujet récurrent dans toutes les cinématographies du monde. Dans le cas de *Disobedience*, l'emprisonnement mental d'Esti, qui a décidé de ne pas suivre son véritable chemin, est le résultat de nombreuses années de honte, de peur et de culpabilité, le tout formant un masque que l'on porte et que l'on retire lorsque le social n'est plus en face de nous. Cacher, dissimuler, taire les bruits des autres, ne pas résister à leur ignorance, leurs préjugés, leur hypocrisie.

Et puis Ronit, la brebis galeuse, celle qui a décidé de partir. Pour vivre son destin, une voie qu'elle s'est tracée petit à petit, morceau par morceau. Et la rencontre entre les deux. Fil conducteur d'un film sur l'appropriation de soi, de son mental, de son physique et de son être, qui, par défaut, amène des complications. Esti, après tout, enseigne dans une école rabbinique. Devra-t-elle rompre avec sa vie, déjà engagée et, faut-il ajouter, qui semble bien réglée ?

C'est dans la relation entre les deux protagonistes que Lelio magnifie sa mise en scène. La transgression n'est pas de l'ordre de l'immoral, mais plutôt de la prise en charge de soi, d'une volonté de s'approprier son corps et de défier la société. Sur ce point, le baiser que Ronit et Esti échangent dans un terrain qui ressemble à une cour de récréation demeure un des moments forts du film.

Depuis *Gloria* (2013), Sebastián Lelio poursuit une démarche cinématographique centrée sur les épreuves que mènent les femmes dans la lutte pour leurs libertés fondamentales. Liberté d'exister, comme celle de Marina dans *Une femme fantastique* (2017), et maintenant celle d'aimer, pour Esti et Ronit dans *Disobedience*. Toujours avec une grande élégance, sans dramatisation facile et excessive, le cinéaste confronte les tabous. Les situations qu'il met en scène sont dépeintes sobrement. Avec méthode, délicatesse et une sensibilité manifeste, il prend le temps qu'il faut pour développer le contexte social du milieu juif orthodoxe à travers le prisme d'un foyer familial qui,

en apparence, ne semble pas si différent des autres. *Disobedience* passe du flou scénaristique, au début, puis progressivement à la lumière qu'apportent les événements vécus par les trois personnages principaux. Lelio ouvre une discrète fenêtre sur un moment précis de la vie de Ronit, Esti et Dovid, un moment déterminant pour eux, mis en scène sans indiscretion et avec une sensibilité palpable.

*Disobedience* est un grand film sur les non-dits. Tandis que Ronit réapparaît dans la vie d'Esti, chaque nouvelle scène compte son lot de révélations. Ainsi, découvre-t-on qu'elles ont déjà entretenu une relation pendant leur adolescence, alors que ressurgit le souvenir du père de Ronit qui les avait autrefois surprises. Autant de retours en arrière qui confèrent une ampleur à l'intrigue. Le spectateur prend conscience du lien très fort que partagent les deux femmes, un sentiment durable, profondément ancré dans le passé et qui ne saurait tarir. Quant à Dovid, le mari, il est loin d'être écarté : on pourrait le définir comme un homme dicté par sa croyance, obsédé par les traditions de sa foi millénaire et aveugle à ce que ressent son épouse. Mais le fait qu'il soit ami d'enfance d'Esti et de Ronit et qu'il doive lui aussi faire face à la pression de ses pairs, notamment quant à sa succession au statut de rabbin après le décès du père de Ronit, l'humanise et permet d'en faire une figure centrale.

Pour reprendre les derniers mots du Rav Krushka, le défunt père de Ronit, « c'est notre capacité à faire des choix qui fait de nous des êtres humains, et non des anges ou des animaux... » Avoir le choix, le bon ou le mauvais, cela n'a aucune importance.

Pour son approche sur la question homosexuelle au féminin dans le milieu juif orthodoxe, *Disobedience* n'est pas sans rappeler *Tu n'aimeras point* (*Einayim petukboth* / 2009) de Haïm Tabakman, l'histoire d'amour impensable entre deux hommes au sein de la communauté ultrareligieuse de Jérusalem. On songe également à l'amour improbable de deux protagonistes dans *Félix et Meira* (2014) du québécois Maxime Giroux.

Par son profond attachement envers ses personnages, sa mise en scène à la fois ample et intimiste, *Disobedience* a donc le grand mérite d'élargir la réflexion et tombe à point en posant les bonnes et les vraies questions. ▲



Tout en délicatesse et en sensibilité

DÉSŌBÉISSANCE

Origine : Grande-Bretagne / Irlande / États-Unis

Année : 2018

Durée : 1 h 54

Réal. : Sebastián Lelio

Scén. : Sebastián Lelio, Rebecca Lenkiewicz, d'après le roman de Naomi Alderman

Interprètes : Rachel McAdams, Rachel Weisz, Alessandro Nivola, Anton Lesser

Dist. : Métropole Films